BULLETIN CRITIQUE

Hommage

Jules Marouzeau, *Une enfance* : Sagnat, Fondencre, 2016 (rééd.), 184 pages, photos d'époque.

Il n'est pas d'usage que la *REL* rende compte d'ouvrages qui n'ont pas de rapport direct avec l'Antiquité ou ses prolongements. Mais nous ne pouvions pas, après la célébration de notre quatre-vingt-dixième anniversaire (voir *REL*, 91, 2013, p. 16-26), ne pas rendre cet hommage à notre fondateur. D'autant qu'il s'agit d'un livre émouvant et plein de charme, un livre-souvenir, paru en 1937, qui fut en son temps un succès de librairie (réédité en 1938, 1946, 1953, 1977, en « poche » en 1979) et que les latinistes seront heureux de pouvoir lire à nouveau.

Marouzeau est né en 1878 à Fleurat, dans la Creuse. Il est resté toute sa vie un homme de la Creuse, où il retournait fidèlement ; il est mort non loin du pays natal en 1964, dans sa maison d'Iteuil. Une fidélité réciproque : l'ouvrage est publié avec le concours du Conseil départemental de la Creuse ; le collège (autrefois lycée) de Guéret, où il fut élève, porte le nom de celui qui, à l'évidence, est le grand homme du département.

Le livre nous donne à voir, comme en diptyque, deux peintures : le portrait d'un jeune garçon doué et travailleur, et le tableau d'une civilisation paysanne maintenant disparue. Il va depuis l'âge des premiers souvenirs jusqu'à l'entrée au lycée en 1889, à l'âge de onze ans : déracinement brutal, séparation douloureuse d'avec le milieu familial, adieu à la campagne où il jouait, aidait aux travaux des champs, épiait les oiseaux, regardait pousser les plantes, pour aller vivre, coupé de tout ce qu'il aimait, lui, petit paysan, au milieu de camarades de la ville, fils de bourgeois, dans un établissement napoléonien où les internes étaient réveillés au son du tambour.

La famille Marouzeau était pauvre, ou plutôt à demi pauvre, et en voie d'ascension sociale. Le père avait son permis de chasse, et la mère, son banc à l'église. Cette famille comptait des instituteurs et un oncle pharmacien, « monté à Paris ». L'enfant mène les bêtes aux champs, connaît les champignons, le vol et le cri des oiseaux, la pie, le geai, le roitelet, la mésange ; il tourmente les insectes et suce les tiges des plantes, amères ou sucrées ; il partage une orange le dimanche (une seule pour toute la famille) avec ses frères et sœur et rêve au cheval mécanique vu sur le catalogue du Bon Marché.

Telle était la vie dans la France profonde de la fin du XIX^e^ siècle ; et ceux d'entre nous, urbanisés de longue date, mais qui ont conservé des souvenirs de famille, y reconnaîtront avec émotion des traits permanents de ces sociétés paysannes aujourd'hui disparues. On moissonne à la faucille. On s'éclaire à la chandelle, puis à la bougie, puis à la lampe à pétrole. Les gens du cru parlent un patois dont le futur linguiste donne plusieurs échantillons. Au printemps, « avec le vol montant des grues », les maçons de la Creuse – le père de Marouzeau fut l'un d'eux – partaient à pied pour aller construire à Paris les beaux immeubles haussmanniens ; en

sabots, au bout du bâton qu'ils portaient sur l'épaule, leur baluchon et les souliers qu'ils gardaient pour les dimanches. Avec l'âge des chemins de fer, ils n'allèrent plus qu'à la gare de Châteauroux, où ils prenaient le train. Autant de souvenirs chers et mélancoliques que l'auteur, adulte, installé à Paris et de retour au pays, évoque dans « l'émotion du pèlerinage à ce qui fut ».

Ce sont les derniers mots du livre, heureusement complété par plusieurs annexes : une « Présentation » liminaire de Daniel Dayen, qui évoque la personnalité de Marouzeau et la réception du livre ; en fin de volume, une « Notice biobibliographique » due au même Daniel Dayen ; la reproduction de la préface écrite pour la réédition de 1977 par Amédée Carriat qui, né en 1922, a connu dans ses jeunes années la même civilisation rurale que Marouzeau ; enfin, un cahier de photographies, témoignage aussi vivant que les mots (de la famille ; de l'enfant, à l'école du village, puis au lycée de Guéret ; du soldat mobilisé en 1914 ; pour s'achever en apothéose sur les honneurs universitaires, avec le portrait, en toge, du professeur à la Sorbonne en 1926).

Jacqueline Champeaux.

Linguistique et philologie

Anthony Corbeill, *Sexing the World : Grammatical Gender and Biological Sex in Ancient Rome* : Princeton, Princeton University Press, 2015, 204 pages.

Comme chacun sait, la théorie du genre trouve son origine aux États-Unis avec des implications sociales évidentes, et l'on ne s'étonnera pas que la recherche anglo-saxonne se soit intéressée aux fondements et aux enjeux de la distinction linguistique des genres. C'est l'originalité d'Anthony Corbeill que de conduire cette réflexion dans un ouvrage concis, précis et qui ne peut laisser indifférent, quel que soit le jugement que par ailleurs le lecteur puisse avoir sur ces problèmes. La thèse générale est la suivante (p. 3) : c'est la distinction des genres, une réalité linguistique donc, qui conduit les locuteurs à classifier les mots et les concepts dans les trois catégories de masculin, de féminin et de neutre. Et l'auteur d'illustrer sa thèse avec l'exemple de *terra* qui, par son usage récurrent de mot féminin, contribue à asseoir l'idée que le monde se reproduit de façon analogue à l'homme, selon une distinction qui se retrouve parmi les dieux (Liber et Libera). Le vocabulaire latin encouragerait donc « l'hétérosexualisation » de la culture romaine. L'argumentation se déroule sur plusieurs points qui chacun font l'objet d'un chapitre.

Pour montrer l'importance structurante de cette catégorisation, l'auteur s'appuie d'abord (chap. 1) sur le travail des grammairiens latins qui, dès l'époque de Varron et suivant en cela une tradition d'origine grecque, discutent du genre des mots, font l'inventaire des variations et recherchent des explications, qui peuvent relever de la nature ou d'autres facteurs (usage, ancienneté, autorité). Cette fonction de l'autorité pour expliquer le genre et le déterminer lorsqu'il n'est pas fixé fait l'objet du second chapitre, où est étudié le rôle des poètes et des commentateurs anciens de ceux-ci. Après un rappel bienvenu sur la tradition qui reconnaît à ces auteurs une prééminence dans la définition des normes de l'usage, Anthony Corbeill dresse